

Cinéma

***Le Méchant Trip* ou l'utopie dure**

Jean Marc Larivière

Numéro 130, hiver 2005–2006
Les coups de coeur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2005). Compte rendu de [*Le Méchant Trip* ou l'utopie dure]. *Liaison*, (130), 36–37.

Le Méchant Trip ou l'utopie dure

JEAN MARC LARIVIÈRE

Quel est l'essentiel du travail d'un réalisateur ?

On pourrait dire qu'il sculpte dans le temps.

(Andrey Tarkovsky)

CONTRAIREMENT À CE QU'ON CROIT généralement, le matériau premier du cinéma n'est pas la lumière, mais le temps. Le miracle du cinématographe n'a pas été de reproduire le réel (l'appareil-photo s'en acquittait déjà bien avant), ni de reproduire le mouvement, mais de capter la durée de la vie, le souffle des choses et des êtres dans le monde. Avec *Le Méchant Trip*, la plus récente production du Studio Ontario et Ouest de l'Office national du film, le réalisateur Ilan Saragosti montre qu'il a bien assimilé cette leçon essentielle.

À Vancouver, un quart de tous les jeunes itinérants sont francophones. Saragosti a gagné la confiance d'un couple, Mélo (Mélicha Cossette) et Ti-Criss (Dany Nadeau), tous deux mineurs, tous deux venus sur la côte ouest pour échapper aux centres d'accueil de leur Québec natal. Commence alors un « méchant trip » qui durera quatre saisons, des rues de Vancouver à une chambre d'hôtel gracieuseté du BS, du centre de désintoxication à un centre d'accueil lors d'un bref retour à Montréal, d'une tente dans la vallée de l'Okanagan à un appartement à Vancouver.

Je ne le cacherai pas, citadin de longue date, j'ai approché ces deux nomades avec un brin de scepticisme et un regard un tant soit peu désabusé. On s'attend à la litanie habituelle des maux sociaux, associés le plus souvent aux enfants issus de familles troublées, quand famille il y a, et on est servi. Pourtant, Mélo et Dany nous touchent. Malgré l'affectation de dureté, malgré le je-m'en-foutisme, malgré l'insouciance délinquante, ces deux-là nous touchent parce que, d'abord et avant tout, ce sont toujours et encore des enfants. Qu'on me comprenne bien. Il suffit de regarder autour de soi (en soi), de faire un bilan sommaire de l'état de la planète pour conclure que la plupart des adultes sont aussi, toujours et encore, des enfants. La différence, ici, c'est que ces deux-là sont nus, qu'ils n'ont pas encore revêtus leurs habits (leurs habitudes) de grands.

Et combien ils sont attachants ! Mélo est d'une bonne humeur contagieuse. On sent qu'elle est la quille de ce voilier allant à la dérive de tempête en tempête. Dany, pour sa part, fait ce que matelot peut. La métaphore est incomplète, me direz-vous. Non, ce n'est pas un oubli, il n'y a ni gouvernail ni capitaine. C'est ainsi que *Le Méchant Trip* suit une courbe dramatique qui mène inexorablement vers les écueils.

Saragosti et sa monteuse, Natasha Dufaux, ont fait un travail magistral. Après plus d'une année de tournage, on imagine qu'il leur aura fallu faire le tri dans de nombreuses heures de métrage décousu, vu la nature de leur sujet et des personnages, pour assembler ce film de 71 minutes. Ils ont su lui impartir un rythme dynamique avec un sens de

la dramatique, sans jamais dénaturer la réalité, ce qui n'est pas peu dire, car, dans les circonstances, on imagine qu'il aurait été facile de tomber dans le sensationnalisme. Outre les deux protagonistes, le documentaire met en scène quelques autres jeunes, un sociologue, un intervenant de la rue, une travailleuse sociale, mais quel que soit le registre, le ton reste juste et sensible.

L'absence de têtes parlantes et d'entrevues directes y sont sans doute pour beaucoup. Dans un premier temps, le film donne la parole à ses personnages. Mélo a le verbe facile et est dotée d'une intelligence vive. Dany, moins bavard, parle quand c'est nécessaire, mais chacune de ses paroles compte. En témoigne cette phrase lapidaire lancée à la sortie de La Boussole, centre de soutien pour les jeunes francophones de Vancouver : « Si on est réuni à La Boussole, ça veut dire qu'on est pas si écarté que ça ».

Le réalisateur met ensuite habilement à profit des entretiens entre Dominique, un intervenant de la rue, Karl, un sociologue chargé d'une étude sur la jeunesse itinérante, et les jeunes. Dominique est dévoué à leur cause, sensible à leur farouche indépendance, mais il n'est pas dupe. Il sait que seule une poignée de jeunes échappent aux pièges béants de la rue et des drogues. Les rares fois où Saragosti ou son assistante Catherine Turmel interviennent directement, ils sont au cœur de l'action avec leurs personnages. Leurs questions sont brèves et pointues.

La relation que Saragosti a établie avec Mélo et Dany est empreinte d'honnêteté. Impossible, cependant, d'éviter la question : pourquoi ces deux jeunes ont-ils accepté de se prêter à cet exercice documentaire ? Comme pour toutes les interrogations soulevées par le film, la réponse est complexe. Par exhibitionnisme ? Un peu, sans doute. Difficile, en effet, de ne pas suivre la sirène de ses quinze minutes de gloire, surtout quand on est jeune, démuné et que l'espoir est aussi ténu et passager que le dernier *high*. Pourtant, on n'a jamais l'impression d'être trompé par Mélo et Dany. Les décisions de réalisation et de montage y contribuent, mais je suis aussi convaincu que c'est parce qu'on est devant deux êtres vrais et naïfs, dans le sens premier de naturels et spontanés.

Cette naïveté imprègne toutes leurs décisions, leurs actions et surtout tous leurs rêves. Car Mélo et Dany ont des rêves à revendre. Plus que des rêveurs, ce sont de véritables utopistes. Dany rêve d'aller vivre seul sur une des montagnes qui surplombent Vancouver. Mélo rêve d'un divan, d'un téléviseur et d'un réfrigérateur bien garni. Tous les deux rêvent aussi d'une famille. Quand, par mégarde, elle tombe enceinte, les chimères se fracassent rapidement contre la réalité. La scène où Mélo et Dany ont à négocier

avec les pancartes et les manifestants anti-avortements aux abords de l'hôpital où ils se rendent pour mettre fin à la grossesse est sidérante.

Mais à la longue, toute cette naïveté, ce trop-plein d'inconséquence finit par énerver. On aurait le goût de secouer ces jeunes pour leur dessiller les yeux avant qu'il ne soit trop tard. Oui, de les secouer, même brusquement, et puis, de les étreindre. Car on les aime. On est forcé de les aimer parce qu'ils nous renvoient à notre propre fragilité, à notre propre naïveté, à cet enfant, à ce Petit Prince qui croit qu'il suffit de voir avec les yeux du cœur pour que tout finisse bien. Ô, grande vérité, en effet, mais malheureusement si partielle que cela en est triste à mourir.

L'amour naïf s'abreuve à la fontaine de la dépendance. Mélo et Dany sont aussi dépendants l'un de l'autre que des drogues qu'ils consomment, que des histoires qu'ils s'inventent, que de la société qu'ils rejettent et à laquelle ils s'accrochent si farouchement tout à la fois. Pour l'un d'entre eux, le rêve tournera au cauchemar. On regrette que le film passe sous silence une plage de neuf mois si déterminante pour la tournure des événements. Choix de réalisation, choix de production, circonstances imprévues? On reste dans le noir en pressentant que l'amour et la dépendance sont au cœur de cette tragédie.

Le Méchant Trip est un de ces rares documentaires en voie de disparition. En effet, à la merci de contraintes économiques et télévisuelles toutes aussi draconiennes qu'incontournables, combien de producteurs et de docu-

mentaristes sont capables de s'offrir le luxe du temps pour recueillir délicatement les couches sédimentaires que le réel dépose dans l'âme? L'Office national du film n'est peut-être pas exempt de tout reproche, mais il reste encore un lieu de création privilégié. Pour sculpter dans le temps, il faut du temps, beaucoup de temps.

Témoignage riche en enseignements, *Le Méchant Trip* devrait être au programme de toutes les écoles secondaires et, si l'on en croit les récentes études qui concluent que le décrochage scolaire commence même plus tôt, des classes de 7^e et de 8^e années. ■

Le Méchant Trip

Réalisation: Ilan Saragosti, assisté de Catherine Turmel

Montage: Natasha Dufaux

Montage et conception sonore: Claude Chevalier

Musique originale: Jonathan Lander et Avrum Nadigel

Production: Claudette Jaiko, l'Office national du film du Canada.

Jean Marc Larivière est cinéaste.

Galerie SAW Gallery

Un centre d'artistes autogéré depuis 1973

67, rue Nicholas, Ottawa
www.galleriesawgallery.com

Nouveau cette année! Dix bourses d'aide aux expositions de 500 \$ accordées aux artistes franco-ontariens! Téléphonnez au (613) 236-6181 pour de plus amples renseignements.